

Entretien avec Manon Leriche et Pierre Falardeau Gagner son steak

Michel Euvrard

Volume 11, numéro 4, août–septembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Euvrard, M. (1992). Entretien avec Manon Leriche et Pierre Falardeau : gagner son steak. *Ciné-Bulles*, 11(4), 36–38.

« Nous avions en tête un projet de fiction, simple et fort. Comme tout se passait en voix off dans la tête du vieux, j'avais suggéré à Manon d'engager comme acteur Gaétan Hart, un ancien boxeur à la retraite. Un boxeur racé, technique, avec une gueule. Pas un batailleur de rue ou un sac d'entraînement, mais un des plus beaux boxeurs québécois des 20 dernières années.

« Comme toujours le réel revient par la porte d'en arrière pour nous pêter au visage : après une retraite de six ans, Gaétan Hart décide de remonter dans l'arène [...] Avec Manon, on décide de plonger. On laisse tomber la fiction, vive le documentaire ! »
(Pierre Falardeau)

Filmographie de
Pierre Falardeau :

- 1971 : **Continuons le combat** (vidéo)
- 1972 : **À mort** (inachevé)
- 1973 : **les Canadiens sont là** (vidéo coréalisée avec Julien Poulin)
- 1975 : **la Magra** (vidéo coréalisée avec Julien Poulin)
- 1976 : **À force de courage** (vidéo coréalisée avec Julien Poulin)
- 1978 : **Pea Soup** (vidéo coréalisée avec Julien Poulin)
- 1980 : **Speak White** (c.m. coréalisé avec Julien Poulin)
- 1981 : **Elvis Gratton** (c.m. coréalisé avec Julien Poulin)
- 1983 : **les Vacances d'Elvis Gratton** (c.m. coréalisé avec Julien Poulin)
- 1985 : **Pas encore Elvis Gratton!** (c.m. coréalisé avec Julien Poulin)
- 1991 : **le Party**
- 1992 : **le Steak** (coréalisé avec Manon Leriche)

Gagner son steak

par Michel Euvrard

Si l'on s'attendait, parce que c'est un film de Pierre Falardeau—coréalisé, il est vrai, avec Manon Leriche—à une charge contre les entraîneurs et les promoteurs, contre les hommes d'argent et de pouvoir qui règnent en coulisses sur la boxe professionnelle, contre un public friand de violence, on sera peut-être déçu par **le Steak**. Il ne s'agit pas non plus d'un documentaire traditionnel, en ce sens qu'il fournirait sur le « noble art » une information historique (origine et évolution, rappel des grands boxeurs canadiens) et technique (les catégories de boxeurs de mouche à lourd ; les coups, direct, jab, uppercut ; la façon de compter les points, etc.) Cela vient sans doute de ce que Leriche et Falardeau ne voulaient pas refaire **Métier : boxeur**, un long métrage documentaire tourné en 1981 par André Gagnon avec Gaétan Hart et centré, comme **le Steak**, sur un de ses combats.

Métier : boxeur est truffé d'entrevues avec entre autres Pierre Foglia, journaliste sportif à l'époque, Reggie Chartrand, ex-boxeur et « chevalier de l'indépendance », un promoteur, un ex-arbitre, etc. Mais on y voit mal la boxe et peu Gaétan Hart, parce que le combat est filmé avec des zooms arrière au milieu des rondes et que sur la bande sonore la musique du groupe rock Offenbach étouffe les bruits d'ambiance, l'impact des coups et la respiration des boxeurs. La boxe et le boxeur semblent n'être que le prétexte à une discussion sur et finalement contre la boxe. « J'ai appris beaucoup de choses en regardant **Métier : boxeur**, dit gentiment Falardeau. Et j'aime le titre. »

Le projet

Si le film de Leriche et Falardeau est tout au contraire strictement centré sur Gaétan Hart et sur son combat de rentrée après une retraite de six ans, c'est peut-être aussi que l'intérêt pour la boxe leur est venu par la littérature, Hemingway pour Falardeau, Jack London pour Leriche.

Manon Leriche : Je travaillais vaguement à l'adaptation d'une nouvelle de Jack London intitulée **Une**

tranche de steak, sur un boxeur qui remonte sur le ring à 40 ans ; le cadre temporel de la nouvelle est le combat, et au fil des rondes toute la vie du boxeur lui repasse dans l'esprit.

Pierre Falardeau : Moi, je poussais Manon à travailler, parce que je trouvais cela l'fun qu'une femme s'intéresse à la boxe, et je pensais déjà à Gaétan Hart pour jouer le rôle. Quand j'ai appris qu'il allait remonter sur le ring, j'ai dit à Manon, qu'il ne fallait pas rater cela, et je suis allé trouver Eric Michel à l'Office national du film (O.N.F.) ; il m'avait plusieurs fois encouragé à déposer un projet, et je lui ai demandé les moyens de tourner le combat de rentrée de Gaétan Hart, un tournage d'urgence...

Manon Leriche : Mais moi, j'étais restée accrochée à la nouvelle de London. Je voyais mon boxeur avec du poids en trop. Quand j'ai rencontré Gaétan Hart, mince, en superbe forme, il ne correspondait pas à l'image que j'avais dans la tête. Pendant le combat, comme dans la nouvelle le vieux boxeur perd, je ne savais plus ce que je souhaitais : que Gaétan perde, comme dans le texte de London, ou qu'il gagne parce que c'est un bon gars !

Pierre Falardeau : Chez London, le boxeur rêve d'un steak qu'il ne peut pas se payer, et peut-être perd-t-il parce qu'il n'a pas pu se nourrir convenablement ; je pensais qu'on n'en était plus là, qu'on ne pourrait pas garder le titre de la nouvelle. Or, à la conférence de presse annonçant le combat, Hart lance à l'adresse de son adversaire : « Tu vas voir, mon p'tit garçon, que huit, neuf, dix rondes contre Gaétan Hart, c'est long. Toute ma vie, j'ai mangé d'la marde ; j'ai mangé du baloné, d'la soupagne, du macaroni, c'est pas toé, p'tit criss, qui va v'nir m'enlever mon steak ! » La réalité rattrape la fiction. Ou le contraire. Ancien boxeur, Jack London savait ce qu'il écrivait.

Manon Leriche : Donc, le combat était tourné...

Pierre Falardeau : ... avec deux caméras, mais on n'a presque rien gardé de la deuxième...

Manon Leriche : ... et on savait que le film allait être structuré sur les dix rondes du combat...

Le tournage

Pierre Falardeau : Le problème était de remplir les intervalles entre les rondes, en remontant dans la vie et la carrière de Hart à partir de son entraînement



pour ce combat. À part les séquences d'archives, tout a été reconstitué à partir de ce qu'il nous disait. Or Gaétan n'est pas un gars qui parle beaucoup. On lui demandait : « Qu'est-ce que tu fais avant un combat ? Qu'est-ce que tu fais dans ta chambre d'hôtel ? » Il lit le journal, il regarde des cassettes de ses combats, il rêve... On notait tout. C'est lui qui nous a dit qu'à l'entraînement, quand il courait, il faisait un petit détour par la tombe de sa mère ; on a filmé cela. Il nous a dit qu'à la maison c'est lui qui passait la balayeuse et on a filmé cela. Le gars du son s'arrachait les cheveux parce que le bruit de la balayeuse couvrait les paroles, alors on a filmé Hart passant la balayeuse sans qu'elle soit branchée !

En fait, et c'est une conséquence de la décision de ne pas inclure d'entrevues dans le film, peut-être aussi du caractère solitaire et peu « causant » de Hart, celui-ci nous est présenté comme le serait un personnage de fiction : de l'extérieur, dans ses activités quotidiennes — chez lui avec sa compagne, dans une chambre de motel, à l'entraînement au gymnase ou courant dans la campagne — et ce sont certaines de ces séquences reconstituées qui sont des moments forts du film : Hart seul dans sa cuisine se préparant un spaghetti sauce tomate, dans sa chambre de motel regardant un de ses combats sur vidéocassette, ou seul encore dans le vestiaire avant le combat se bandant lui-même les mains, puis se recueillant en

silence, assis sur un banc, dans le passage qui mène des vestiaires à la salle et au ring. L'intensité et l'émotion viennent des séquences elles-mêmes, du cadrage et de l'éclairage qui soulignent la concentration du personnage. Mais elles viennent aussi de leur place dans le film où les précèdent et les suivent des scènes d'action rapides, bruyantes, violentes.

Pierre Falardeau : Moi, j'ai été bien impressionné par les documentaires de l'O.N.F. des années 60, **Voir Miami** de Gilles Groulx, **les Bûcherons de la Manouane** d'Arthur Lamothe, par les films de Marker, des films d'avant le nagra, où les images ont une valeur par elles-mêmes, et je voulais retourner à cette sorte de cinéma. La façon d'éclairer et de filmer Hart en entrevue découle de cela, elle est inspirée par l'éclairage de certains tableaux de Rembrandt, et par les entrevues du **Temps du ghetto** de Frédéric Rossif. On voulait une couleur et une atmosphère chaudes. De même, on voulait que les scènes d'action soient filmées de près, or, au début, Martin Leclerc cadrerait trop large, parce qu'il est habitué à travailler avec Perrault et Gosselin, où il faut toujours être prêt à capter un événement fortuit, l'intervention dans une conversation d'un nouvel interlocuteur. Il a fallu retourner la séquence des vidanges parce qu'on voulait faire sentir le caractère pénible du travail, et pour cela, il faut être près des corps. Au gymnase, quand un boxeur travaille au sac, cela se passe entre



À gauche - Manon Leriche et Pierre Falardeau
À droite - Gaétan Hart dans **le Steak** (Photos : Martin Leclerc)

« La boxe, c'est mon langage. C'est mon monde. Chub en avec les boxeurs, on se comprend. Dans la vie, tu prends des claques, pis y faut qu'tu fermes la gueule. Dans un ring, ch'peux répondre. »
(Gaétan Hart)

*Manon Leriche a 31 ans. Après des études en communications, elle travaille comme assistante à la réalisation à la salle des nouvelles de Télévision Quatre-Saisons. Ensuite, elle devient journaliste, puis décide de changer de métier. **Le Steak** est son premier film.*

Gaétan Hart est né à Buckingham dans la région de l'Outaouais, le 9 novembre 1953. Il a toujours boxé dans la catégorie des poids légers. Sa fiche indique 89 combats professionnels, chiffre surprenant dans la boxe actuelle. Sugar Ray Leonard, par exemple, a fait une trentaine de combats. Au cours de sa carrière, Hart a affronté cinq champions du monde, il s'est battu 11 fois pour le championnat canadien et une fois contre un champion nord-américain. Il a été champion canadien des légers à trois reprises et s'est battu une fois pour un titre mondial. En 1984, il prend sa retraite, et tente un retour en 1990. Entre ses combats, il travaille dans la construction. « Quand y a de l'ouvrage. »

« Buckingham, petite ville du bord de l'Outaouais, au confluent de la Lièvre. Une ville de bois, une ville de papier, McLaren Paper, où son père a travaillé toute sa vie... Chaque boxeur est né quelque part. Roberto Duran vient des basses-fonds de Panama. Sonny Liston est le 25^e enfant d'un travailleur agricole de l'Arkansas. Hart, lui, vient du froid, il vient du bois. Quel est l'avenir pour un jeune à Buckingham ? L'usine de produits chimiques ? Respirer des saloperies huit heures par jour, ou prendre des coups sur la tête dans un ring ? Ceux qui réclament l'abolition de la boxe devraient d'abord réclamer l'abolition de la pauvreté. » (Pierre Falardeau)

« Quand Cleveland Denny est mort, chu allé au salon. Fallait qu'j'aïlle. Quand chu rentré, sa mère s'est garochée sur moi en hurlant. On s'était battu pour le championnat canadien. J'ai mis ma ceinture de champion sur lui dans le cercueil. C'est ça qu'y voulait, j'y ai donné. Chu pas un gars cruel. » (Gaétan Hart)

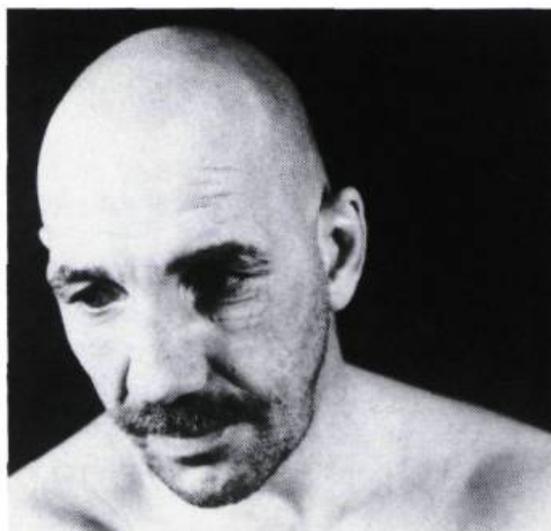
le sac et lui, entre la peau et le cuir ; quand Hart fait son jogging et travaille son jeu de jambes, je voulais qu'on voie ses pieds.

La bande sonore

Comme pour un personnage de fiction, les pensées de Hart nous sont communiquées en voix off, comme un monologue intérieur accompagnant ce qu'il fait.

Manon Leriche : Nous avons tourné neuf heures d'entrevue, dont trois auraient été utilisables ; nous avons d'abord envisagé que Pierre écrive un commentaire à partir de ce matériau, mais nous avons finalement choisi d'utiliser la voix même de Gaétan. On a montré le combat à quelques personnes qui ne s'intéressaient pas particulièrement à la boxe, et on a décidé d'y ajouter un commentaire quand elles nous ont dit que le combat tout seul, elles trouvaient cela un peu long !

Pierre Falardeau : C'est en faisant le **Party** qu'on a découvert les gars du son ; ils se plaignent toujours qu'au montage, il y a huit semaines pour la bande image, et seulement une pour la bande sonore ! Dans **le Steak**, une bonne partie du son est refaite, l'impact des coups pendant le combat par exemple. Quant à la musique, dans le milieu des sports de combat, c'est plutôt le disco ; dans **la Rage de vaincre**, le film sur le kick boxeur Jean-Yves Thériault, la musique est disco et c'est bien correct ; dans **Métier : boxeur** c'est Offenbach qui fait la musique et cela donne de beaux moments. Mais on a demandé à Hart quelle musique il aimait, et c'était le jazz, alors on a fait le pari que le free-jazz du **Steak** serait compréhensible



Gaétan Hart dans **le Steak** (Photo : Martin Leclerc)

pour les spectateurs. Je voulais les agresser dès le début, puis passer à une musique lente, une musique du silence, pendant la séquence du bandage des mains.

Manon Leriche : On a envoyé la vidéocassette du film à mon frère Robert, qui fait du free-jazz depuis 20 ans, et qui est établi en France. Il a travaillé sur la musique là-bas, puis il est venu ici quand le montage image a été terminé.

Le moment le plus difficile pour moi a été le montage. D'essayer quelque chose bien que des gens plus expérimentés te disent que cela ne marchera pas, ne serait-ce que pour constater par toi-même qu'ils avaient raison. D'oser dire à un monteur aussi célèbre que Werner Nold : je n'aime pas cette séquence. Je découvrirai peut-être plus tard que c'est lui qui avait raison, mais j'ai eu la satisfaction d'avoir gagné mon point !

Le Steak, c'est le combat de rentrée d'un boxeur vétérans filmé ronde par ronde, sans le sensationnalisme et la spectacularisation qui gâchent, par exemple, **The Champion** et **Raging Bull**, et la reconstitution du chemin qui a ramené Gaétan Hart dans l'arène. On ne voit d'abord de lui qu'un crâne rasé (« pour déconcentrer l'adversaire » !), un corps nu, musculeux, luisant de sueur, dans une pièce dont le faible éclairage accuse les ombres et les lumières, les creux et les bosses de son visage. Un homme silencieux, renfermé, d'une concentration farouche. Hart ne cherche pas à plaire ; harcelé par la nécessité de gagner sa vie et celle des siens, il déteste travailler, que ce soit hier aux vidanges, sur les chantiers de construction aujourd'hui. La boxe lui permet de réaliser une certaine idée qu'il a de lui-même : un « guerrier », un révolté qui aime la boxe et accepte ses règles parce que, « noirs, blancs, jaunes, bleus, nous autres, les boxeurs, on est tous de la même race ». Mais on découvre au cours du film, chez cet homme dur, des délicatesses désarmantes, et cette autre sorte de courage qui consiste à retourner à l'école dans l'espoir de faire des travaux moins pénibles, ou à se présenter au salon funéraire où est exposé un boxeur mort des suites d'un combat contre lui.

La sympathie et l'estime qu'on lui porte désormais et la part qu'on prend à sa victoire se teintent de pathos : à 37 ans, Hart ne boxera plus très longtemps. Comme le dit Falardeau : « À la boxe, la victoire est toujours temporaire. Seule la défaite est permanente. » ■